

COUTURE, J. K, NIELSEN and M. SEYMOUR (dir.). *Rethinking Nationalism*. Calgary, University of Calgary Press, 1998, 710 p.

Christophe Jaffrelot

Volume 30, Number 3, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/704059ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/704059ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jaffrelot, C. (1999). Review of [COUTURE, J. K, NIELSEN and M. SEYMOUR (dir.). *Rethinking Nationalism*. Calgary, University of Calgary Press, 1998, 710 p.] *Études internationales*, 30(3), 605–606. <https://doi.org/10.7202/704059ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

Rethinking Nationalism.

COUTURE, J. K., NIELSEN and M. SEYMOUR
(dir.). *Calgary, University of Calgary
Press, 1998, 710 p.*

Les maîtres d'œuvre de cet ouvrage annoncent dès la préface qu'ils ont donné « carte blanche » aux auteurs dont ils ont sollicité la contribution : peu importe la façon dont ils abordait le problème, ils étaient les bienvenus dès lors qu'ils parlaient du nationalisme. Les trois « editors » ne se soucient d'ailleurs pas de cadrer le débat dans leur longue introduction (61 p.). Celle-ci porte même un titre trompeur, « Questioning the Ethnic/Civic Dichotomy », car en fait ses auteurs ne traitent de ce sujet que dans les sept pages de leur deuxième section. Leur propos porte davantage sur l'opposition entre les théories du nationalisme qui en font un produit des processus de modernisation et celles qui y voient un prolongement des ethnies. Ce thème est maintenant bien balisé et on s'étonne de certains regroupements, plaçant par exemple Anthony Smith et Clifford Geertz dans le second camp, alors que le dernier a ouvert la voie à l'analyse primordialiste tandis que le premier s'est efforcé de reconstituer toutes les médiations et réinterprétations susceptibles de conduire de l'ethnie à la nation.

Le résultat global est d'autant plus touffu que la liste des contributeurs est impressionnante – 21 en comptant les « editors » – ce qui donne un épais volume de 703 p.

L'ouvrage s'organise autour de cinq parties de taille très différente – la dernière se résume à une étude de cas sur le Québec par Joel Prager. Les parties III et IV intitulées respectivement « For and Against Nationalism » et « Some Consequences of Nationalism » s'interrogent sur les relations entre libéralisme et nationalisme, sur le problème des sécessions, sur celui – indissociable – du droit à l'auto-détermination nationale, sur le bien-fondé de l'approche communautariste. Les propositions de Will Kimlicka qui vont dans ce sens font d'ailleurs l'objet d'une critique très serrée. La troisième partie se termine sur une étude de cas – concernant les droits des aborigènes australiens – mais, on le voit, l'approche générale est résolument spéculative et même évaluative.

Les deux premières parties sont elles aussi portées à l'abstraction puisque la première concerne les « Methodological Turnings » et la deuxième la fameuse « dichotomie orthodoxe » entre nationalisme culturel et nationalisme civique, mais les chapitres qu'elles regroupent peuvent être davantage utiles aux chercheurs en sciences sociales. Celui de Yael Tamir relève de l'épistémologie et de la sociologie de la science, surtout lorsqu'elle s'intéresse au problème de l'objectivité et au biais nationaliste de certains analystes du nationalisme ; Liah Greenfeld reprend sa typologie des nationalismes civiques, collectivistes et ethniques pour conclure de façon assez banale que le premier est plus pacifique que le second, lui-même moins porté à la violence que le troisième. Barrington Moore s'intéresse quant à lui aux conditions de résorption des conflits ethniques et en décèlent six : 1) l'intervention de

type inquisitorial comme celle dont souffrirent les Cathares, 2) l'invention de l'État-nation, 3) la solidarité face à un ennemi commun, 4) « l'irréductibilité contrôlée » qui apparaît lorsque les mouvements ethniques sont fonction des manipulations des puissances voisines, 5) l'épuisement mutuel et 6) l'assimilation liée à la force d'attraction de la société majoritaire.

La deuxième partie intitulée « probing the orthodox dichotomy » ne comporte qu'un chapitre spécifiquement consacré à cette question, celui de Dominique Schnapper qui n'utilise malheureusement pas un excellent article d'Alain Dieckhoff sur le sujet. (A. DIECKHOFF, « La déconstruction d'une illusion. L'introuvable opposition entre nationalisme politique et nationalisme culturel », in *L'Année Sociologique*, (1) 46, juin 1996, pp. 43-56.) Les deux autres chapitres de cette partie traitent de la relation entre « démocratie et nationalisme » et « la formation d'identités post-nationalistes ». Le premier part de l'œuvre de l'abbé Sieyès pour souligner le caractère consubstantiel de la relation entre sentiment national et souveraineté du peuple. Il soutient, un peu à la manière de Louis Dumont, que c'est là « le nationalisme à la française » par excellence mais on aurait aimé voir réfutés les arguments de ceux qui – comme Pierre Birnbaum – considèrent que le nationalisme à la française se trouve plutôt chez Barrès et Maurras. Le chapitre sur « l'identité post-nationale » est lui aussi décevant parce qu'il ignore le débat qu'entretennent des auteurs de sciences sociales comme Anthony Smith, Benedict Anderson et Arjun Appadurai sur ce sujet ô combien d'actualité. S'en tenir aux critiques de Habermas

ou Jean-Marc Ferry quant aux risques d'anomie qu'engendrerait une remise en cause de l'État-nation ne suffit pas : Appadurai montre bien que celui-ci est déjà battu en brèche par d'innombrables flux transnationaux et qu'il s'agit maintenant de prendre la mesure de ces changements. C'est eux qui ont donné naissance à ce que B. Anderson a appelé « long distance nationalism », le nationalisme impulsé par les diasporas dont il n'est pas question ici.

Au total cet ensemble très riche souffre aux yeux du politiste d'un excès d'histoire des idées et de pure théorie et d'un déficit de références aux travaux les plus novateurs en sciences sociales sur les mutations du nationalisme contemporain. Sans doute le fait que ce volume ait été d'abord publié comme numéro spécial du *Canadian Journal of Philosophy* explique-t-il ce déséquilibre.

Christophe JAFFRELOT

CERI – CNRS
Paris

Anthropologie de l'esclavage.

MEILLASSOUX, Claude. Paris, PUF, Coll. : « Quadrige », 262, 1998 (1986), 375 p.

L'année 1998 marque le cent cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage par la France de la Deuxième République. Si, dès le XIX^e siècle, les principaux pays occidentaux éradiquent cette forme de domination de l'humain par l'humain, elle demeure encore une triste réalité ailleurs dans le monde, notamment en Ouganda et au Soudan (*Le Monde diplomatique*, février 1998, pp. 12-13). L'objet d'étude de Claude Meillassoux dans son *Anthropologie de l'esclavage*